

GILLES HÉNAULT

Signaux pour les voyants

Poèmes 1937-1993

PRÉFACE DE PHILIPPE HAECK

la vie courante

Interventions



LES ÉDITIONS
Sémaphore

Signaux
pour les voyants

Poèmes 1937-1993

Les Éditions Sémaphore
3962 avenue Henri-Julien
Montréal (Québec) Canada H2W 2K2
info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Couverture : Christine Houde
Mise en page : Lise Demers
Conseils et révision : Philippe Haeck
Illustration de la couverture : *Cryptogramme* de Gilles Hénault

ISBN 978-2-924461-61-7
Dépôt légal : 3^e trimestre 2020
© 2020 Les Éditions Sémaphore

Diffusion Dimedia
539, boulevard Lebeau
Ville Saint-Laurent (Québec) Canada H4N 1S2
Tél.: 514 336-3941
www.dimedia.com

GILLES HÉNAULT

Signaux pour les voyants

Poèmes 1937-1993

PRÉFACE DE PHILIPPE HAECK

la vie courante

O
 V L
 871
 on ne
 comprend
 rien au v
 ivre et au
 mourir Àme
 pressurisée
 coeur trans
 atlantique l
 amour est un
 éther vertige

(on peut tout éc-) au bout de chaque phrase (rire sur les nuages)
 à 10,000 mètres l'altitude

amis	radaradaradar	amis
à moi	radaradaradar	à moi
amour	radaradaradar	amour
amer	radaradaradar	amer

(l'horizon compose une mosaïque de sourires et/ou de sang)

àààà	mots rares mots	àààà
mmmm	(à double sens)	mmmm
oooo	calme ou napalm	oooo
rrrr	vie ou vietnam	rrrr
tttt	nuages lits dé faits être nul le part sauf en soi-même rien ne se ra plus ja mais comme avant le départ est un regard fané oeil let dont seul le parfum m'ac compagne	tttt

Gilles Héroux

RICOCHETS D'UN HOMME NU

Comment ça parle des poètes. Thérèse Renaud dans *Les sables du rêve* — *J'ouvre un placard et alors en sort une femme nue toute couverte de ronces.* Maurice Beaulieu dans *Il fait clair de glaise* — *Je crie de clarté / La joie, la vie, le sexe.* Gertrude LeMoynes dans *Factures acquittées* — *Un vent de tendresse / entame le bûcher / où je jette pêle-mêle / mes cris et mes faïms.* Jean-Paul Filion dans *Demain les herbes rouges* — *La liberté est un cheval que l'on monte.* Patrick Straram le Bison ravi dans *Irish coffées au No Name Bar* — *est-ce l'œil ou le cœur qui de voir fait l'exercice?* Francine Péotti dans *La phallaise* — *Plus personne ne regarde personne avec des bras.*

Ce visage sur la couverture de *Vie d'un homme* rassemblant les poèmes de Giuseppe Ungaretti, un vieil homme souriant, pomme usée, les yeux presque fermés, avoue à quarante ans — *Je n'ai qu'orgueil et que bonté. / Je vis en exil chez les hommes, / Et d'eux seuls je suis en souci. / Suis-je indigne d'entrer en moi?* Gilles Hénault n'entre pas en lui, c'est pourquoi je l'aime. Il y a dans sa pratique du poème pendant près de soixante ans une voix non singulière mais plurielle, cela n'étonne que ceux tenant à garder la même posture toute leur vie, défendant cette identité qu'on leur a reconnue en l'illustrant jusqu'à leur mort — *Un style, même personnel, est un obstacle à franchir* (Clarice Lispector). Gilles ne cesse de se déplacer, s'ouvrir au monde l'entourant, il ne se voit pas, est un voyageur se baignant dans les paysages, un amant près de l'amante, un dissident appelant à la fraternité, un homme souffrant, buvant l'amer — l'amour ne gagne pas de terrain, reste une présence fragile à sauver chaque jour. Il ne cesse de poser des questions sur notre survie, pourtant il joue avec les mots, oscille entre humour et gravité, sourire et rire, tient au *droit de rêver*, ne renonce pas au goût des enfants pour le jeu. Depuis que j'ai découvert *Signaux pour les voyants*, je ne cesse de le sentir penché par-dessus mon épaule quand j'écris. Le premier écrivain d'ici avec Jacques Ferron à m'ouvrir le monde de toutes parts. Devant moi, quand je tape à l'ordinateur, son visage souriant — appuyé sur une clôture de bois dans la petite cour de sa maison, il regarde d'un air amusé la photographe, par-dessus ses cheveux blancs et gris l'ombre d'une corde à linge.

Le poème est tout près de nous et nous ne le savons pas. Est-ce l'école qui a mis le poème sur un piédestal, en a fait un objet difficile à comprendre, l'a mis hors du monde dans une bulle et son auteur dans une tour. Le poète habite le même monde que nous, ses mots sont aussi les nôtres, il les joue autrement pour nous offrir des images neuves de la vie, nous apprendre à voir avec des yeux neufs. Si vous n'avez pas encore lu ces femmes, ces hommes offrant leur ciel et leur enfer, n'attendez plus, oubliez ce qu'on a pu vous dire des poètes, voyez dans leurs paroles nos gestes quotidiens, pensées secrètes, sentiments souvent tus, découvrez les images, les histoires de votre imaginaire. Lire tous les poèmes de Gilles a quelque chose d'une longue traversée, toute la vie d'un homme nous est donnée avec ses moments transparents, ses moments noirs. Ne vous inquiétez pas si vous ne comprenez pas tout — personne ne comprend tout. Contentez-vous de prendre ce qui vous va, touche, attire. Lisez comme vous regardez un ciel, un visage, écoutez une musique, une voix, goûtez une brioche, une boisson. Quand nous lisons un bon roman, souvent nous sommes happés, emportés par l'histoire, l'habileté du conteur à nous faire attendre la suite, nous sommes dans la durée, la continuité. Lire un livre de poèmes est une expérience différente, plusieurs textes existent séparément, je suis continuellement arrêté, déporté, chaque texte fait jaillir un instant, est un caillou ou une pierre précieuse que je peux serrer dans ma main — je ne peux plus m'oublier, les images du poète font lever des images de ma vie, dans l'instant qu'il me donne, ce sont des instants de ma vie qu'il éveille. Le poème est la plupart du temps au présent, le roman souvent au passé — le premier ne cesse de s'ouvrir, le second est clos. Vous serez peut-être surpris d'entendre Gilles dire *Les mains disent bien plus / Les mains parlent bien plus / et les mots ne sont rien / Les mains savent bien plus / que les mots*. Les mots pour les poètes que j'aime ne sont pas l'essentiel, ce qui l'est, c'est la vie dans toutes ses manifestations, la langue est un outil, les poèmes, des notes pour éveiller à la vie, toucher ce qui est bon, rejeter ce qui oppresse — *le poème n'est qu'un instrument à l'usage du poète et des autres. On se sert d'un poème pour la vie intérieure, comme on se sert d'une casserole pour la cuisine* (Fernand Dumont, *L'ange du matin*). Par vie intérieure entendre la réception par le coresprit du monde dans lequel nous vivons.

Gilles, homme tranquille, parle doucement, ne court pas. Il est dans son lit un samedi matin, lit lentement un ouvrage difficile, il lit tout lentement — pourquoi se presser, c'est bon de m'arrêter pour penser, rêver. Il sourit parfois, ne parle pas beaucoup, aime le vin rouge. Voyageur, traducteur, socialiste, poète, père, journaliste, citoyen, ami, amateur d'art contemporain, amant, ça fait pas mal d'hommes dans un homme et tous, attentifs au présent, regardent rarement en arrière, l'avenir se joue dans le présent. Il voyage à travers le monde, les esprits, quand vous arrivez avec une pensée toute faite, il vous invite à la répéter jusqu'à ce qu'elle se défasse d'elle-même. Je me demande qui lui ressemble aujourd'hui, quel jeune homme, quelle jeune femme lisent presque chaque jour pour sentir, étudier le monde dans lequel nous vivons. Il vient d'un milieu pauvre, un père généreux, souvent chômeur, n'a pas les moyens d'envoyer son fils au collège. Il commence à fréquenter les milieux journalistiques, faire de la critique, chercher des livres pour se bâtir tranquillement une pensée. Être autodidacte est presque une chance, qui apprend à penser en trouvant lui-même ses sources fait un apprentissage réel — connaître devient naître une seconde fois. Un tel individu est souvent plus fort que qui vient s'asseoir dans une école où la plupart du temps les élèves se contentent ou sont forcés de répéter une pensée résumée, dépouillée de son origine, son mouvement, réduite à quelques idées principales, générales. Il y a donc ça au commencement — la pauvreté, la générosité du père, le goût de l'étude — *Je suis de ceux qui acceptent / La lumière de nos pauvres années [...]* *Voici venir le temps des regards clairs et des beautés nouvelles.* Ne pas s'étonner s'il s'inscrit au Parti communiste, ses origines, la lecture de Charles Péguy, de Karl Marx l'y poussent, cela le conduit à s'engager dans l'activité syndicale en Ontario quelques années — il n'y a pas de travail au Québec pour un communiste, les autorités y veillent.

Je découvre *Signaux pour les voyants* pour le premier numéro de la revue *Chroniques*, le comité de rédaction a décidé de faire un entretien avec lui, « 30 ans après le *Refus global* » — personne pendant mes études en lettres n'a parlé de Gilles Hénault. Dans *Naissances. De l'écriture québécoise* je propose une lecture de deux de ses poèmes tatoués en moi — « Simple monologue » de *Théâtre en plein air*, « Miroir transparent » de *Sémaphore*. Ce qui m'illumine dans ses poèmes, c'est avant tout sa lutte contre *un savoir malheureux*, il

comprend qui écrit *la vie est con* en gros caractères sur le tableau d'affichage d'un cinéma fermé de la rue Sainte-Catherine. Sa lutte est simple, tient à quelques règles — préférer l'amour à l'indifférence, la colère au désespoir, l'intelligence à l'ignorance, la paix à la guerre, le partage à l'oppression. Qui pratique la lecture de Gilles ne peut que hausser les épaules à la première phrase du livre d'un professeur de philosophie — *Dans ses moments les plus intenses et les plus lucides, la poésie donne le sentiment que l'homme n'a pas sa place dans le monde, que l'existence n'est jamais là où elle est, mais ailleurs — peut-être nulle part* (Claude Lévesque, *Le proche et le lointain*). De tels propos continuent à faire des poètes des décrochés de la réalité, de la société. J'ai eu la chance d'apprendre la poésie avec « La brouette rouge » de William Carlos Williams, « Les plaisirs de la porte » de Francis Ponge, « Ode à l'oignon » de Pablo Neruda, comme Gilles je fréquente la Rose Sélavy de Robert Desnos. Aux partisans de l'ailleurs, il répond tranquillement — *Ah! que la vie est belle et débilitante / avec ses douceurs et ses échecs / ses plaisirs sous des tentes / de fraîcheur, ses mélanges doux-amers / comme un repas chinois*. Ce qu'il y a de tonifiant avec lui, c'est qu'il donne à voir comme Léon de Portanqueu dans *L'amélanchier* le bon et le mauvais côté des choses, fait apparaître au milieu de notre pays catholique un païen jouisseur de la vie — *la mer entre mes cuisses est un jeune poulain*. En souriant il ajoute quatre mots au graffiti-colère — *la vie est douce comme un con mouillé*.

Quand je le lis, je suis avec un homme à l'écoute du monde, il écoute tout, devient tout — une femme, une guerre, Mozart, un œuf, la toundra. Comme Arthur Rimbaud il trouve la poésie subjective *fadasse*, travaille à créer une *poésie objective*. C'est un maître zen — *Le sage se tait en mots clairs*. Comment écrit-il ses poèmes, quand il rencontre mes élèves, il leur dit — *j'écris très rapidement, je ne rature presque pas, je les mets de côté, je les oublie, je les regarde avec le regard du père ennemi, je garde ceux que je trouve bons, je repousse ceux que je trouve mauvais, parfois j'ai attendu pour publier certains textes par crainte, pudeur, je n'ai pas pris le risque*. Je songe à l'enseignement de Célestin Freinet — *Un texte libre doit être vraiment libre. C'est-à-dire qu'on écrit lorsqu'on a quelque chose à dire, lorsqu'on éprouve le besoin d'exprimer, par la plume ou le dessin, ce qui bouillonne en nous*. Six petits livres de poèmes en plus de cinquante ans, ce n'est pas un fabricant de poèmes, il en écrit quand il a

besoin d'exprimer spontanément ce qui lui arrive du monde, l'étonne, fait souffrir, ravit, secoue. Il joue librement avec la langue, expérimente toutes sortes de formes — allégorique, brève, décousue, éloquente, engagée, érotique, fantaisiste, grave, humoristique, improvisée, ironique, lapidaire, légère, limpide, lyrique, parodique, serrée. Il se promène dans toute l'histoire humaine, de la préhistoire au monde actuel avec l'envie des découvertes de la Renaissance, l'esprit libre du siècle des Lumières. Il écrit par envie de tenir une parole libre dans un monde où nous ne cessons d'être contrôlés, évalués — *Un homme civilisé, en notre temps, c'est un homme qui rejette la plus grande partie de notre civilisation*. Écrire un poème pour *brasser le monde* ou dire bonjour à la femme aimée. Gilles a deux noms — Héno et Héoui. Son prénom est un rébus — j'ai + ille + s = je suis masculin féminin pluriel. Il préfère être un Peau-Rouge plutôt qu'un Visage pâle, crée la maison d'édition *Les cahiers de la file indienne*, donne le titre *Totems* à un livre, rassemble ses poèmes sous le titre *Signaux pour les voyants — les Indiens [...] on les a détruits; nous, est-ce qu'on va nous détruire aussi? [...] je pensais [...] aux Québécois [...] à tous les travailleurs [...] qu'on essayait de ruiner (Interventions critiques)*. Il ne dit pas comme Arthur *je m'encrapule le plus possible. Pourquoi? Je veux être poète, et je travaille à me rendre voyant [...] Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens*. Gilles veut être un homme attentif au nu du connu — *Il me faut la parole nue. [...] On n'a pas fini d'inventorier le monde, et je me fous du vent de l'esprit*. Pas de dérèglement des sens, plutôt un regard attentif, aimant.

Parfois je m'étonne de lire des poèmes, qu'il y ait encore des hommes, des femmes qui en écrivent, il arrive à Gilles de désespérer de la poésie — *La poésie ne me parle plus guère / elle ne subsiste pas aux horreurs / de la guerre*. Est-ce que j'en aurais écrit si jeune enseignant on ne m'avait pas confié le cours de poésie, les collègues plus âgés ne voulant pas le donner. Anne-Marie Stretter dans *Le vice-consul* de Marguerite Duras dit à son mari voulant écrire des romans *Il ne faut pas écrire, restons ici, de ce côté-ci, en Chine, aux Indes, de la poésie personne ne sait, il y a dix poètes sur des milliards d'hommes chaque siècle... Ne faisons rien, restons là...* Cette femme joue au tennis, au piano, lit beaucoup, a des amants, s'occupe de ses filles, donne à manger aux mendiants, je ne la connais pas, son élégance, sa richesse lui permettent sans doute de se tenir à l'écart du monde occidental, mais quand nous sommes dans ce monde plein d'yeux

éteints, personne ne les a salués quand ils brillèrent, j'ai plutôt envie d'inviter comme Célestin Freinet chacun à dessiner, écrire librement, suis d'accord avec Isidore Ducasse — *La poésie doit être faite par tous. Non par un.* Écrire pour supporter le difficile, l'inutile comme le chante Félix Leclerc dans « Le tour de l'île », trouver des secrets, gestes, baumes, airs contrant l'envahissement de la publicité, la presse pressée, *la vie télévisonnaire*, les discours masquant le mensonge de qui détient le pouvoir, les propos des soi-disant réalistes se moquant de qui place par-dessus tout le *pouvoir du cœur magicien*. À quand une école où les élèves au lieu de faire des rédactions, explications de texte, dissertations imposées, corsetant leur esprit dans des formes, des sujets ne les intéressant pas, vont être invités à faire des textes libres, écrire sur ce qui les touche dans la forme leur convenant — *Et dis-moi merci, et tiens-toi bien droit, et ne fais pas tant de bruit avec le petit chariot de ton âme criarde, et ba-be-bi-bo-bu.* Que devient une société où tous apprennent jeunes à écrire lettres, notes, poèmes pour dire ce qui les fait vivre ou les tue — *la poésie, pour moi, c'est le refus des mécanismes, des réflexes conditionnés, des acceptions bêtes, des soumissions veules.*

Quand Gilles commence à écrire des poèmes, il a lu les poètes d'ici — *Je me rendais bien compte que Lozeau et même Nelligan ne possédaient pas la maîtrise des grands poètes français, de Baudelaire aux symbolistes et qu'ils n'avaient pas, non plus, cette liberté magistrale que je commençais à découvrir chez Apollinaire. Quand même, pour des raisons qui me demeuraient obscures, je les sentais plus proches de moi, leur monde était le mien. Ce sentiment fut renforcé par la lecture de Saint-Denys Garneau, chez qui je retrouvais des élans familiers et des paysages connus, de même qu'une recherche formelle répondant à mon inquiétude d'alors.* Il en est sans doute toujours ainsi, chaque génération nourrit la suivante, je me souviens de mon émoi, ma surprise à lire *Le vierge incendié* de Paul-Marie Lapointe à vingt-deux ans, le livre n'étant pas accessible j'en avais copié à la main les cent poèmes publiés sur des feuilles volantes, ce livre a été plus important pour moi que ceux des surréalistes français. Dans cet article, « Saint-Denys Garneau ou la vie impossible », Gilles témoigne de sa formation, la place de sa génération dans l'histoire de notre littérature — *Le problème qui se posait à nous, c'était : comment faire un poème avec ce peuple moutonnant, avec cet espace glacial, avec ces jours gris, avec cette petite misère et les grands espoirs qu'elle engendre malgré tout. Nous avons tenté de passer du "je"*

au “nous”. De retrouver des valeurs qui ne soient pas monnayables, de tendre la main vers des réalités palpables, d’organiser l’espace anonyme pour lui donner vaguement la forme d’une patrie. [...] Il fallait affirmer notre présence au monde [...] Il s’agissait de n’être plus séparés de nous-mêmes, de ne plus laisser notre âme vagabonder loin de notre présence charnelle. Ma parole vient de ceux avec qui je vis, je n’ai rien à dire si personne autour de moi ne me parle, la parole est un acte, dire comment je me débrouille avec ma vie. Ma parole vient de la vie matérielle au milieu de la nature, de la vie sociale dans un régime politique favorisant ou non la liberté d’expression. Parce que de St-Denys décrit la vie empêchée, des poètes après lui tentent d’écrire la vie possible. Mais il faut bien reconnaître que la force du désir, le besoin de solidarité apparus dans les livres des poètes nés dans les années vingt n’ont pas triomphé, tout est toujours à refaire, si on a pu croire pendant les années soixante, soixante-dix, que le monde allait changer, changeait, il est difficile de nier que dans notre monde la concurrence est plus répandue que la solidarité, que les désirs d’amour, de paix, de partage demeurent insatisfaits. Il arrive que nous nous enfermions, quand nous souffrons trop, dans une forteresse — alcool, drogue, jeu, masque, sexe. Les moyens de communication sont plus un instrument de pouvoir gavant, manipulant nos coesprits qu’un outil mettant fin à la solitude dont souffre tant d’individus — comment tenir dans un tel monde une parole franche, liée aux autres quand presque tout nous met hors de nous, comment donner de l’élan à nos vies au milieu d’une masse toujours plus grande d’informations tourbillonnant dans nos têtes, les envahissant. Pas d’autre réponse que trouver quelqu’un avec qui parler tranquillement, librement, qui vivant dans notre monde réussit à s’en détacher tout en l’aimant — *parler à des amis comme à des amis [...] manger à la même table* (« *La lumière passagère* »).

Dans *Polyphonie* rassemblant mes premiers livres de poèmes, je place en épigraphe un petit texte où je colle ensemble des phrases de poètes que j’aime — William Blake, Rainer Maria Rilke, Pablo Neruda, Paul-Émile Borduas, Gilles Hénault. Les phrases de Gilles sont tirées du poème en prose « No Man’s Land » dans *Voyage au pays de mémoire — Tout dire. Faire tomber les masques de barbarie. Supprimer du paysage la dent cariée des ruines. Opposer les paraboles aux paraboles, expliquer la forêt des symboles. Déjà la lente oscillation des terres présage les séismes*. Tout dire et écrire au plus près de ma peau, faire de

la subjectivité un élément parmi d'autres. Jeune il donne une grande place à la subjectivité — *Sois un arbre. La plus sûre ascension, tu l'accompliras en toi-même [...] sois un arbre et trouve ta vérité dans la terre où tu crois [...] Que tu saches seulement tout prendre de ce qui te convient, en ayant soin d'en éliminer les poisons. [...] Mais surtout, demeure toi-même, greffé à ton être comme au seul tronc impérissable.* Moi-même je ne peux demeurer, je ne cesse de changer comme le monde autour de moi, le poème ne peut m'apprendre qu'à demeurer ouvert, disponible aux forces traversant mon coespit. Être chaque instant un nouveau-né ayant envie de tout toucher, un vieil homme sachant reconnaître le nécessaire, les gestes élémentaires. Tenter de répondre à quelques questions de Gilles — *Qui nous hume ou nous aime? Savez-vous gouverner votre vie dans le petit espace qui vous est prescrit? Qui veut vivre deux fois sa vie? Mais à quoi pense une pensée? Où étions-nous quand fut raturée la parole du poème?* Ses deux derniers livres m'aident à répondre à deux questions — *À l'inconnue nue* à comment vivre en couple, être présent à l'autre, *À l'écoute de l'écoumène* à comment survivre, vivre sur la Terre, dans notre monde.

Pourquoi j'aime Gilles. Ouvrir des livres pour trouver la réponse. Ce matin je pense à John Berger, ils ont en commun l'amour de la vie, des femmes, leur engagement politique, le goût de la peinture, un ton léger-grave, j'ouvre son roman *Un peintre de notre temps* — *Si nous devons continuer à travailler sous le capitalisme, nous n'avons que deux attitudes possibles : nous devons être soit ambitieux, soit arrogants. L'artiste modeste est un homme que nous ne redécouvrirons que beaucoup plus tard.* Gilles est un homme modeste bandant son arc pour tirer des *flèches de soleil*, sur chacune est peinte une phrase en belles lettres rondes — *l'amour est plus simple qu'on le dit* à l'encre bleue ou *voguons vers ce qui vire au vert* à l'encre jaune. Jacques Brault le voit ainsi — *un poète exigeant, donc un poète modeste, un poète lucide, donc ironique, un poète du regard intérieur, donc foudroyé* (note pour le disque *Thèmes*). Dans *La passion selon G. H.* de Clarice je trouve un passage disant sa force — *la vie en moi est tellement insistante que si l'on me coupait en deux comme un petit lézard, chaque morceau continuerait à trembler et à remuer.* Dans *Le livre de nos prénoms* de Jean-Marc de Foville, je ne suis pas surpris de trouver cette phrase — *Au-dessus des précipices qu'il côtoie, son sourire songeur est comme un précieux symbole de la condition humaine.* Regarder le Gilles d'Antoine

Watteau, un Pierrot rêveur un peu triste de ce qu'il voit, entend. Dans *À l'inconnue nue — Chère inconnue... je profite de votre nudité pour vous dire la vérité sur la bonté (sujet obscène entre tous)*. Les derniers vers du poème dédié à Gilles dans *Il fait clair de glaise — J'habite la saveur charnelle des éléments / Je ne connais de solitude autre que de l'homme / Je ne connais de plénitude autre que de vivre / Je n'hésite plus si le monde a visage d'homme*. Je n'oublie pas la joie à lire *Signaux pour les voyants*, sentir la vie plus forte que la misère. Tant qu'il y a des femmes, des hommes modestes, j'ai plaisir à continuer à vivre, regarder les visages de mes proches. Dans tous ses livres si vous savez lire entre les lignes, vous allez voir, entendre une petite eau vivaimante coulant sans cesse — oui à l'obscénité de la bonté. Je serre dans ma main son *talisman de chaman*, c'est un ami, le poète d'ici qui m'est le plus chair, un homme offrant à qui en veut ses secrets. Essayer de répondre à ses questions. M'aime qui s'assoit tranquille à côté de moi ou marche dans la rue avec moi. Dans le petit espace qui m'est alloué j'essaie de cacher des poèmes pour l'agrandir. Je ne tiens pas à vivre ma vie deux fois même si je me trouve chanceux de ce qui m'est arrivé. Depuis que j'ai découvert des poèmes-vies ma pensée n'a qu'une envie, s'ouvrir, ne pas s'enfermer dans des préjugés, vivre le deux — attention et improvisation, bégaiement et chant, certitude et tremblement, féminin et masculin, intelligence et sensualité. Quand fut raturée la parole du poème nous avons peur d'être et d'avoir, de ne pas être et de ne pas avoir, nous avons peur des chefs fabriquant des lois éloignant l'amour entre nous — *le citoyen [...] pris dans / le labyrinthe des lois et règlements / Il n'en sortira pas de sitôt*.

Gilles quand il est heureux écrit sur la terre, la plage, un nuage, la neige une petite phrase de *Rose Sélavy — Prométhée moi l'amour*. Puis il l'efface, sourit. Nous sommes des poèmes écrits par la vie et nous l'ignorons la plupart du temps — *La vraie vie / est présente / ne la quitte / pas des yeux*. Lire comme introduction à *Signaux pour les voyants* les textes de *Graffiti et proses diverses*, en particulier « Le petit Médée ». Médée c'est Gilles — *Tout jeune il aimait beaucoup l'histoire d'Adam et Ève et du serpent à sornettes!* Sa tante le trouve insupportable par toutes ses questions — *La tante ne comprenait pas comment il se faisait que ses enseignements pourtant si clairs, si longuement éprouvés puissent faire dans la tête du petit Médée des ricochets tellement imprévus. Par exemple, l'enfer, cette chose évidente, n'était pour le petit Médée qu'une histoire*

de Bonhomme Sept Heures. Il disait que les pompiers du village pourraient facilement l'éteindre. Ses souvenirs d'enfance dans « D'Odanak à L'Avenir » — Mes cousins et cousines, la bouche et le visage barbouillés de jus de bleuet et de cerise, m'initiaient aux mystères des plantes, des animaux et des eaux. [...] C'est là que j'ai connu la grande insouciance de l'enfance, cette liberté à ras de terre qui fait entrevoir la possibilité que la vie soit un jeu. Les écrits qu'il aime — Il faut faire des textes troués, spongieux, poreux dans lesquels le lecteur puisse s'infiltrer, s'embusquer. Je déteste les textes qui vous conduisent par la bride, comme si vous étiez un cheval ou un âne et les textes durs, construits, les murs de syllogismes, les paradigmes de l'enfermement comme diraient de savants confrères. Il me faut des textes où l'air circule entre les phrases. Gilles, homme nu montrant toutes ses facettes, ne prenant pas de pose, ne se cachant pas derrière un style, une idéologie. Le cadeau qu'il nous fait — Mon enfant, tu te crois pauvre et tu es plus riche qu'un pommier chargé de fruits mûrs. Dans un poème écrit à dix-sept ans il indique sa lignée — Je suis le descendant d'une lignée obscure / De poètes qui n'ont pas connu l'encrier / Avec des outils forts de bois franc et d'acier / Ils ont gravé leurs vers au sein de la nature.

Philippe Haeck

LIMINAIRE

D'où vient la poésie ? Je crois qu'elle nous vient d'abord de l'enfance. C'est le pouvoir d'émerveillement de l'enfant qui se prolonge chez l'adulte, c'est aussi le plaisir de jouer avec les mots, de les faire sonner comme des clochettes ou rouler comme des billes colorées ou ronronner comme des toupies. L'art vient ensuite, quand on apprend à faire des arrangements verbaux. C'est en cela seulement que le poète se distingue de toutes celles et de tous ceux qui conservent la nostalgie de l'enfance éblouie par le jeu.

Très tôt, l'adolescence ouvre des portes secrètes sur la vie. Ce fut mon cas car je suis né dans une famille relativement modeste et mes études se sont terminées brusquement à l'âge de dix-sept ans. Je suis donc en partie autodidacte. Mon apprentissage de la poésie n'est pas séparé de celui de la vie. C'est pourquoi beaucoup de thèmes qu'on y trouve sont des recours à l'expérience vitale. Chaque adolescent redécouvre le monde à sa manière.

Je vis présentement une deuxième grande crise économique. La première, celle de 1929-1939, je l'ai subie comme enfant et comme adolescent. La vie pour moi avait des contours de cauchemars. Tout cela, intériorisé, se répercute sans doute dans certains de mes poèmes.

J'ai beaucoup voyagé. Certains voyages sont comme des poèmes, pleins d'imprévu, de hasards objectifs presque miraculeux, de rencontres déterminantes et de découvertes. C'est une activité qui me fait redécouvrir le monde de l'enfance. Un ami poète qui me dédicait son livre écrivait : « À Gilles Hénault, poète québécois mexicain, qui sait être ailleurs sans jamais nous quitter. » Je trouve que cela définit finement certains aspects de ma poésie, notamment ceux où le voyage est rêvé.

Selon certains critiques, ma poésie est tellurique. Il est vrai que beaucoup de mes poèmes évoquent des phénomènes élémentaires, terrestres. Quand tout le reste semble se résorber en abstraction, il nous reste les éléments : l'eau, la terre, l'air, le feu ; ce sont les noyaux du réel. Il faut y recourir pour retourner aux sources de l'être.

Rares sont les poètes qui n'ont pas tenté d'écrire un art poétique. Certains l'ont fait implicitement dans leurs poèmes mêmes. C'est mon cas. Dans la mesure où la poésie est un jeu de mots, elle est en même temps réflexion sur le langage, métalangage. Pour moi, la poésie est de l'ordre du cri, un cri modulé, bien sûr, mais qui ébranle tout le psychisme, qui fait vibrer toutes les cordes d'une sensibilité subconsciente et qui met à nu des mécanismes insoupçonnés de l'intelligence. La poésie est physique. Le poème se propose d'abord sur le mode de la modulation. Le comprendre, c'est surtout en saisissant le rythme et la sonorité avec tous les signes qui en prolongent le sens sur la surface des paroles signifiantes.

Le poète se révolte dans le langage, à travers le langage. Il veut briser les mots, les formes, les contraintes sociales, imposer son rythme au monde. Bien sûr, ses ambitions ne sont jamais satisfaites car il est prisonnier du texte qui représente son seul au-delà. Il voudrait par le brassage des mots secouer les consciences, les ébranler. Même s'il dit que les mots sont nouveaux chaque fois qu'on les profère, il doit bien se rendre à l'évidence que le langage nous habille d'habitudes dès que le non-sens du poème est transmué en sens nouveau par ceux qui le reçoivent. Quand même, la poésie laisse des cicatrices dans la mémoire.

Même l'amour est un jeu de mots très souvent, mais les formules sentimentales s'usent à l'usage, se transforment en vides coquillages que l'on s'échange comme de la fausse monnaie. Le poète tente de *donner un sens plus pur aux mots de la tribu*, il invente de nouvelles formules incantatoires que l'on appelle des poèmes d'amour.

Il faudrait se demander si l'amour suffit à répondre à l'amour, si le dialogue amoureux ne se dégrade pas en monologue car les mots nous trahissent aux confins du langage. Donc, le poème ne répond pas à toutes les interrogations, les gestes sont nécessaires pour engendrer une nouvelle mémoire. Il faut que le poème se prolonge au-delà de la nuit, au-delà de la parole pour que le monde lui-même devienne plus habitable.

(Extrait de *Thèmes*, 1984)

THÉÂTRE EN PLEIN AIR

1946

Recueil publié avec six dessins de Charles Daudelin, dans les *Cahiers de la file indienne*,
Montréal, 1946, 41 p.

VISAGES SANS NOM

1

Visages vrais paysages
Vrais ciels des fronts
Vraies fleurs des joues, vraie terre
des bouches amères et pleines d'ombre
Vraies rivières des rires jaillissants
Et vraies rives des yeux
au bord des cavernes du rêve
Songes, mensonges que rongent le sel
des larmes, les alarmes et l'appel aux armes
Vrais visages des hommes
on vous reconnaît facilement parmi tant de formes
tant d'images à votre image et tant de bronzes,
Masques malléables
sur la dure structure de vos crânes
Vrais visages lavés de pluie
Loin et pourtant proches derrière le temps et la pluie
– Présents tout à coup par la grâce de l'éclair –
Et visages naufragés dans les foules
Où plus d'un périraient sans les regards qui sauvent de l'absence
Saura-t-on jamais si vous ne fûtes que vaines apparences
Anges ou mélange d'ombre et de lumière
Entre le ciel et la terre
Entre la vie et la mort ?

2

Ah ! que le dieu se fasse entendre :
Bêtes, bêtes ridicules et curieuses
Bêtes furieuses avec vos têtes mêlées
Vos têtes trouées où le son et la forme
et la couleur et l'odeur insidieuse
tiennent leurs conciliabules vagues
L'idole est plus sage que vous
Aveugle sourde et muette
Insensible à tous les encens, à tous les charmes
et donc composée d'une immortelle équité.

3

Appel sourd venu de nulle part,
Source, et bientôt course dévalant la nuit
Ample vol aube de sanglots toujours futurs
Et sur l'extrême pointe un écho de feu pur :
Tant mieux si le vent et le temps
nous font un visage que désertent les charmes
et si nous n'avons pas cet éternel sourire
de la statue qui pense une seule chose
avec l'immuable consentement de la mort et de la pierre.
Tant mieux si l'angoisse, la rage
Les ciels renversés le feu la cendre l'orage
Si le troupeau des cataclysmes s'affole devant notre face
étrangement mobile et pareille à des mains qui se tendent.
Sur les clairs chemins de la terre
Autant que le soleil en peut dénombrer
S'entrecroisent des regards de haine
Des sourires et tous les fils enchevêtrés
des images immémoriales...
Enfouies richesses de l'inconnu
amenées à la surface des choses
Par la secrète clarté des lampes que la nuit enferme
dans ses grandes mains closes.

LA BELLE AU BEL AMOUR DORMANT

Ah ! jeune femme ou fille
Par l'amour en amante changée
Que vainement le faune possède, lie et délie
Dans la secrète communion de la chair,
Terrible jeune femme ou fille sans nom
Mais non sans visage pour désoler
insatisfait
Le faune plus perdu parmi ton être divers
Que parmi l'ample forêt de troncs et de songes
Parce qu'il te voyait, dormante, à la mesure de son désir
Et que te voilà dressée simple et nue
À la porte d'un Éden insoupçonné.
Haschisch, pavots exténuants, cavalcade
Au carrefour du jour et de la lune
Les cheveux dans le fleuve des comètes
Et le corps aux abois, si proche de mourir de n'être
que le signe et le souffle et le sang et l'ombre
d'une Ombre dans le miroir.
Les pensées ne sont pas des fruits
Ni des oiseaux, ni des nymphes liquides
Dont on presse les seins, même fuyants et fluides
Dans la cascade, les mains en forme de conque
Et pleines d'un adorable poids.
Le faune élyséen ne les peut cueillir
Malgré la lenteur des caresses qui ne les effarouche
Bien qu'il présente leur bourdonnement d'abeilles
et que l'aube d'un sourire ébauche l'éclatante merveille
d'un jour sans ombre ni repentir, et lavé par la vermeille
Mer.
L'amour déserte sa lèvre qui allait boire
Dans sa bouche persiste un goût de feuilles vertes mâchées
D'amertume, de cendre mêlée de larmes.
Et pourtant, vraie jeune femme ou fille
Lève seulement la tête sans rire ni parler

Et ton regard où s'aiguise l'acier des secrètes armes
Sera sous le soleil un livre ouvert
Dont le vent tourne et retourne les pages
Pour que s'en délivrent la fable et le parfum fugace
Endormis aux corolles des plus vénéneuses fleurs de mémoire.

CHANSON DU GRAND ÉCHANSON

Refrain

Voici pour toi, figure close
Qui ne t'endors sans des chansons
Voici le vin, paupières closes
Que verse le grand échanon.

Couplet

Le ciel, tu le vois, tu ne le vois plus
La nuit, je la vois, tu ne la vois plus
Ainsi donc, tu m'éludes tu m'éludes sommeil
Ainsi donc, tu l'emportes vers les pays que tu promets
Vers les pays sous la lune par-delà...
Vers les pays de la...
Vers les pays, pays
Vers les pays

Ah ! moi seul.

Récitatif

Hasardeuse, ô voyageuse femme
Dont m'échappe soudain
La longue chevelure de songes
Reliée aux astres par mille réseaux
comme l'œil vert d'eau qui ment à l'œil verdâtre
comme les doigts emmêlés dans une confiance,
Et c'est moi l'aveugle et le sourd
Et le paralytique au bord de la Sainte Marelle
Qui réclame en vain ta couche et ta bouche
Qui ne sais plus lire les sinuosités de ta face
Qui n'entends ni la parole de ton geste, ni l'écriture
de ta morte main
Qui suis perdu, perdu dans un autre âge
Au-delà de ton domaine et de tes paysages
hors de ta maison
hors de ta saison
sans liens, sans biens, sans toi.

J'évoque, j'évoque si fort
Ton profil sur le mur blanc du ciel
Mon profil sur l'eau verte du ciel
– Si bien qu'au miroir du temps
nous aurons peine à nous reconnaître –
Qu'il faudra bien que tu te lèves
Morte ou vivante, dans mon cri
Pour venir témoigner de mon existence
Comme un phare soudain proclame la naissance
D'un navire fabuleux inventé par la légende et par la nuit
J'évoque si fort ta figure endormie
Que je ferai sourdre au matin
Une fraîcheur nouvelle à tes paupières de pierre
Par laquelle ma joie refleurira
Aux coraux de ta stable jeunesse
Visage par qui le monde m'est rendu.

DAME DE VIEIL ÂGE

Dame vieille et gente
Au sourire brouillé de vieille mer
Dame au regard de palimpseste
perdu, regard perdu, regard plus vieux
que le fantôme de l'Oiseau-Hypothénuse
dans la grande pyramide
Votre regard se déverse dans la pénombre vide d'éclairs
et fait reflurir la fleur bleue aux tresses de la vieillesse fanée.
Vos âges successifs tournent sous le soleil de midi
Vos âges révolus, rose et flamme alternées
Vos âges engloutis – au plus haut de l'arbre l'oiseau
 picore les fruits déjà mûrs de la nuit –
Vos âges éployés vers l'extrême bord d'une stèle de neige
Vos âges revenus des lointains tremblent
qu'il ne se fige au lac assez de givre
pour composer l'ultime figure fondante
à la dérive dans la poudrière d'hiver.
Vos rides s'accroissent en rivières dans l'ombre dormante
Vos cheveux trempent dans les pleurs des morts
 de longues stalactites
Et tout ce qui fut vous, votre sein
 tout ce qui fut doux, votre main
 tout ce qui fut fou, votre serein
Regard de palimpseste
perdu, votre regard perdu le propage
Avec la persistance d'une toile vingt fois neuve
tendue après la pluie
entre la jeunesse du buis et la vieillesse du gui
Pour la pêche de l'aube.
Tout ce qui fut fruit poison dans votre bouche
– Belladone, dite belle-dame –
Se métamorphose insensiblement
en coulemelle, oronge ou chanterelle.

PORTRAIT D'UNE BALINAISE

Un noir silence de palmeraie
Mire ses lances sur ta figure
Ô lointaine, et pourtant prochaine
Sœur. Cœur des sources du songe
Ô Balinaise au fond des eaux lustrales de l'espace
Qui bercent sans l'éteindre ton image – magie.
Les rêves éperdus de ta race descendent
le cours de ta charnelle croissance.
Les pirogues voguent sur la vague recommencée
mille fois et mille fois reprise
Pour se dénouer dans le jeu de tes hanches balancées.
Et tu ne peux faire que ta bouche fermée ne profère
les chants de ta race
Les chants que ne peut taire nul hallali.
Ah ! le murmure qui tisse la trame de la haute
lumière claire des îles.
Souris-tu toujours sur la grève du temps
qui penche vers ton rêve
Ô toi la seule forme pareille à toi-même et la seule femme
Posée dans l'air entre les lignes de tes bras
Et le seul être pensant penchant la tête sur l'ombre
de ton cou.
– Repli plus frais dans la vague moins fraîche –
Par la grâce de tes doigts effilés tu t'élèves
au-dessus de la mer
au-dessus de l'amère race humaine.
Telle est la vigueur du silence et du repos
Telle est la saveur du grand baiser d'ombre sur ta peau
Tel est le sel de ton regard qu'il allume l'éclair sagace
en plein soleil
Parmi les hauts triomphes alifères.

VIVRE NU

Au capitaine Bengoose

Vivre nu sur les plages du temps !
Et que s'écoule inlassablement le sable
au sablier de la mer !
Ne vois-tu pas que les coquillages
sont des téléphones aquatiques ?
La mer entre mes cuisses est un jeune poulain.
Ses fers font un bruit de galets
Sa crinière étouffe ses cris
Sa crinière blanche
est une avalanche de sel
Et sa hanche
berce le ciel au vacillant paysage.
Tantôt le vent m'aura jeté loin du tumulte.
Dans les sillages d'oubli meurent les souvenirs
Pendant que surgissent les requins mangeurs de poissons d'avril !

La mer amie et maîtresse
Force la serrure des saisons
Où le vent se joue des voiles.
Ah ! la vie est voyage
Et le temps s'é mouss e au long du vaigrage.
Le mer me libère des pas
De la terre tourneuse et mécanique.
L'âme du matelot est phosphorescente
Pour avoir scruté tant de phares
Aux bras noyés dans la brume.
Sans doute m'invitent les îles ?
Mon âme vire au gré des vents.
Fût-il nautonier plus vivant
que celui dont la vie est valse
d'un bout à l'autre du monde ?

Les glaciers de mes rêves dérivent vers le sud
Vers la source du Gulf Stream
Où brillent les dents des créoles
Les salines
Et les chants des oiseaux-lyres
Vivre nu sur les plages du temps
Car la liberté est d'eau vive
et le ciel est un miroir de solitude,

Proses postiches

LES INSULAIRES

1

Les habitants des îles parlent très fort, crient très fort dans la tempête. Leurs cris insulaires, en détresse, dressent le pavillon désemparé des solitudes. Leurs cris de corail durcis par la distance s'entrelacent dans l'air tendu, d'une densité pareille aux profondeurs sous-marines.

2

Ta bouche grande ouverte, trou d'ombre dans ta figure, dessine un arc dur. Ah ! les mots lancés dans le vide, les cailloux de la mer et leur trajectoire incécise ! Les îles sont éloignées. La mer mouvante et indéfinissable met entre nous ses apparences d'invitation, ses offres de voyages données, retirées, données, toujours reprises ; ses chemins incertains bordés des plus éblouissantes écumes. Les mots ne sont pas des oiseaux et la distance et le vent nous sont ennemis.

Que ma bouche vigoureusement modèle des paroles ailées, que mon souffle anime cette glaise, sans quoi que deviendrai-je ?

Les oies sauvages, dans leur transmigration sûre, relient les continents de leur arc-en-ciel. Mais quel mot magique, orienté vers toi mon ami franchira l'espace interstellaire qui nous sépare ? Avant ce jour, des silences innombrables battront de l'aile.

3

Les habitants des îles parlent très fort, crient très fort. Au bord de la plage déserte, où viennent choir des avalanches de rumeur, leurs bouches d'ombre profèrent des cris ensevelis, à jamais inconnaissables. Ô mon ami très cher, très proche et lointain insulaire, debout sur l'unique rocher qui fonde ta personne, ni plus ni moins qu'un palmier bercé par les vents de l'Atlantique, je te dédie ces phrases modulées au creux de la conque formée de mes deux mains réunies.

Si tu dis qu'elles sont bizarres, c'est que la voix l'est aussi, c'est qu'il n'est rien de plus bizarre que la parole humaine et que les mots sont nouveaux chaque fois qu'on les profère.

THÉÂTRE EN PLEIN AIR

La nuit coule dans mes nerfs. La rumeur s'exaspère et frappe aux tympanes ses coups sourds, lourds, velours tendus sur des tambours, tam-tam frénétique sur un ciel renversé laissant pleuvoir cent milliards d'étoiles.

Le théâtre n'a pas de murs. Les quatre saisons font une enceinte silencieuse : neige, pluie, gel et suie, soutenue aux angles par les vents de mars et d'avril.

Les comédiens fantômes jouent à se croire vivants. Quel grand Guignol sans mots ni pleurs. Et parmi tout ce peuple, fabricant de paroles devenu fabricant de silence, dont les mots mal prononcés s'envolent comme des oiseaux blessés, le prestidigitateur se retrouve et se reperd sans cesse en se croyant un oiseleur.

Nuit sans phare et voilier sans voile : tout est silence, écoulement de gestes vagues et de vagues sans bruit. L'éther, perché sur la plus haute branche de la nuit, dort. Et pourtant, nombreux signes sur la mer. Les étoiles sont des nénuphars.

Les vieux mystères et les jeunes merveilles s'interpellent à voix basse dans les coulisses, ce qui fait que les chiens aboient à la lune. Ils regardent de tous côtés et flairent l'approche d'inconnus qu'ils ne pourront pas mordre. Les hommes endormis délèguent les personnages de leurs rêves qui déchiquètent comme une meute leurs âmes éparées. C'est eux qui peuplent la nuit.

Deux âmes-sœurs prennent à la même heure des passeports pour des pays situés aux antipodes. De catastrophe, il n'en est point de pire ! On se demande avec angoisse quelle force fera l'unité de ces âmes déchirées et divergentes. Jamais on n'aura vu un homme abreuvé d'injures autant que ces amantes d'un même corps ; jamais sérail n'aura été plus divisé contre lui-même.

Ah ! que d'infidèles et stupides pensées vocifèrent sur les tréteaux du sommeil. Pourtant la mort n'est pas si loin. Bien sûr, je la reconnais dans cette araignée qui tisse une toile d'effets et de causes au plafond sans doute illusoire. Mais le décor change et les acteurs. Personnage central : la lumière.

SIMPLE MONOLOGUE

L'homme ne disait rien. Il se sentait simplement accordé aux sensibles manifestations de la Nature. C'était en lui, l'ineffable équilibre de tant de feuilles et de fleurs, de tant d'éclats épars d'un roc volcanique, de tant de fibres longuement, patiemment transformées par des siècles de pluies et d'enfers alternés qui harmonisaient leurs voix végétales et minérales et peut-être même leurs âmes primitives.

Certains soirs, nous portons en nous tous les soirs du monde. Et les aurores ne nous ont-elles pas vêtus d'un manteau couleur du Temps ? Ah ! certes, nous n'avons jamais vu les forêts tropicales, le réseau des lianes autour des troncs millénaires, les mares stagnantes couvertes d'une écume verte et de fleurs vénéneuses aux centaines d'yeux ; nous n'avons jamais tressailli dans la moiteur des nuits vivantes, pleines de voix en marche ; nous n'avons jamais tendu nos narines attentives à respirer les choses pour surprendre la lente pulsation des sèves. Et pourtant, cette jungle ne nous est pas inconnue. Nous avons violé son mystère vierge. Plus nous descendons en nous, plus nous pénétrons en elle. Et davantage. Par ces crépuscules infinis d'automne, quand notre adolescence promenait son angoisse sur les routes qui chaviraient lentement dans l'ombre, ce cri et cette frayeur suprême, cette obsession de tout l'être, d'où venaient-ils ?

N'avons-nous pas joué dans des sources souterraines aux eaux encore pleines du reflet des chevelures barbares et que nous prenions pour les ailes emportées d'étranges oiseaux préhistoriques. Ces soirs, nous avons miré notre face dans la première aurore, et nous avons failli mourir d'avoir reconnu notre essence dans les fruits et les fleurs de la première argile. Et cette pensée nous troubla stupidement : serons-nous la même fleur que nous fûmes ? Et ce cœur, de diamant deviendra-t-il bitume ? Et cet équilibre unique et personnel de tant d'éléments épars sera-t-il faussé par la mort comme le vent d'Ouest disperse le poème irremplaçable que l'arbre épelle par toutes ses feuilles ?

L'homme ne disait rien. Ce que nous nommons monologues, ce sont des dialogues avec quelque part ignorée de nous-même. Mais cet homme superbe que nous connaissons bien n'est qu'un roi sourd qui règne sans comprendre sur

un peuple d'ombres. Si le roi règne et si ses ordres sont des glaives, il n'en règne pas moins sur des ombres qui traînent son char lumineux par d'inextricables chemins, aux enfers surréels. Le roi regarde la reine, et la regarde et l'admire, tellement qu'il en oublie son royaume et toutes ces voix d'ombres, tous ces cris, rumeur continue du sang, dont le sens prophétique lui est caché.

Il est comme ce pêcheur habile à toutes les manœuvres, mais dont les gestes précis ne s'accordent pas à l'humeur de l'Océan. C'est à peine s'il connaît l'étendue de sa chair, et son regard, sondant les profondeurs, veut commander à toutes ces forces obscures qui complotent sa perte sous le secret repli de la vague.

Inquiète-toi davantage, pêcheur perdu parmi ce peuple en démente. Il faudrait que ton regard s'aiguise à la lueur métallique des éclairs pour que tu reconnasses enfin cette vague enveloppante, toujours la même, qui monte sournoisement à l'assaut de ta barque. Tout vit, et sans le mouvement concerté de tes dix doigts, que deviendrait ton corps même ?

Hélas ! trois fois malheur à toi pour avoir cru pareille à toutes les autres, cette vague munie de mains et de pieds et d'un regard liquide. Malheur à toi, car cette valse que tu danses là et ce remous que voilà t'empporteront dans le domaine du milieu où s'entrecroisent les forces tumultueuses.

Ainsi le roi commande ; il ne pose pas de question. Un jour les ombres l'étrangleront sous le silence et le monde s'étonnera naïvement de ce régicide.

LE VOYAGEUR

Il court, il court, il n'arrivera jamais. Le train était parti, le bateau coulé, l'avion n'était qu'une ombre en croix sur les champs de blé.

Il marche, il marche, lundi, mardi, mercredi et toute la semaine. Ah ! l'auberge peut-être s'envolera.

Mais il y a cette horloge immobile éternellement, qui regarde le temps d'un œil mécanique.

Il court, il court, vers l'horloge phosphorescente de la gare.

Mais il y a cette rue qui se termine stupidement en plein ciel. Tout l'espace s'ouvre, l'œil tourne et lit sans jamais s'arrêter : gare, le train va partir... gare, le train va partir, gare...

Assez ! Assez ! Les saisons tournent, les années passent, les fleuves coulent, la terre est trop petite, le jour et la nuit occupent le même espace par on ne sait quel sortilège quand on aperçoit tout à coup la lampe surgie de ce cauchemar.

Sa lueur seule éclaire l'étendue pendant que le jour et la nuit se partagent les pôles.

Il court, il court, il n'arrivera jamais.

La terre tourne en sens inverse. Il est un chien dans une roue de foire. Il est un clown sur une boule au milieu du bazar, pendant que la bagarre déferle sur la ville.

Non, ce n'est pas si grave, il marche seulement. On a cru qu'il courait parce qu'il est vieux et qu'il tremble.

Exténué, ce n'est pas le mot, écrabouillé sous le talon d'un archange : voilà la vérité.

Pendant que l'aube se lève enfin et que les mares fument, attisées par le vent du sud, il s'arrête, plein de la nausée du vol des vautours voraces, en équilibre sur le bout du monde et trempant un orteil dans la merde.

Il est arrivé, mais il ne sait pas où. Bien sûr, c'est un cimetière d'éléphants et pour la première fois le soleil se lève à l'Ouest.

Il n'a qu'un mot plat pour décrire ce spectacle – zut alors, dit-il, alors, ça serait-y que le soleil serait gaucher !